

Vers la fin de décembre 1918, le gouvernement et les autorités militaires de la « République française » rétrocédaient à la « République socialiste allemande » les mitrailleuses lourdes, les autos blindées et les munitions dont ses troupes étaient dépourvues. Le prolétariat allemand mourait de faim et ses écarts de conduite auraient pu compromettre « la cause du socialisme et de la paix ».

Quelques jours après, le 15 janvier 1919, l'insurrection Spartakiste était étouffée dans le sang. La trahison du parti social-démocrate indépendant, l'alliance ouverte du gouvernement « rouge » d'Ebert-Scheidemann avec les assassins professionnels de l'armée impériale avaient tracé à jamais un fossé funèbre entre le socialisme nationalisateur ou capitalisme d'Etat et le communisme d'expropriation et d'émancipation intégrales. Le premier se caractérisait comme le dernier mot de la politique bourgeoise, le second comme le seul moyen de salut des classes ouvrières hors du chaos capitaliste actuel.

Cette démonstration par le fait avait coûté le sang prolétarien le plus précieux, mais sans doute l'expérience n'en avait pas été payée encore assez cher : deux des plus grands flambeaux qui aient jamais éclairé la révolution des prolétaires par eux-mêmes allaient sombrer dans la nuit. KARL et ROSA, héros et guides des masses, lâchement assassinés allaient retrouver dans le même champ de repos les assisés du Vorwaerts, massacrés sous le drapeau parlementaire pour le compte des propriétaires de ce journal « socialiste », et d'autres victimes anonymes d'une lutte désespérée pour la liberté et pour le pain.

Aujourd'hui, la fosse commune de Berlin-Lichtenberg, avec ses morts étroitement rangés côte-à-côte, sa terre molle où ne pousse ni gazon, ni fleurs, et ses plaques uniformément gravées au nom des victimes sans autre mention qu'une double date : naissance et sacrifice — garde austèrement le souvenir des premiers milliers d'ouvriers allemands tombés en 1919 pour la cause prolétarienne. Là, Luxembourg, Liebknecht, Jogichès, voisins de tombe, sont fraternellement mêlés à leurs obscurs camarades sans que rien ne les distingue au milieu de ce charnier des victoires réactionnaires.

### LA « VICTOIRE » DE L'ORDRE

« L'ordre règne à Varsovie », annonça le ministre Sebastini à la Chambre française, lorsqu'après un assaut terrible sur le faubourg de Praga, la soldatesque de Souvoroff eut pénétré dans la capitale polonaise, commençant son travail de bourreau contre les insurgés.

« L'ordre règne à Berlin ! », proclame triomphalement la presse bourgeoise, les ministres Ebert et Noske, les officiers des troupes victorieuses pour qui la racaille petite-bourgeoise de Berlin agite ses mouchoirs et pousse des hurrahs ! La gloire et l'honneur des armes allemandes sont sauvées devant l'histoire mondiale. Ceux qui se sont fait battre misérablement en Flandre et dans l'Argonne, ont rétabli leur renommée par la victoire brillante tirée des trois cents Spartakistes qui leur ont résisté dans le « Vorwaerts ». Les temps des premières et glorieuses irruptions des troupes allemandes en Belgique, les temps du général von Emmich, de l'immortel vainqueur de Liège, pâlissent devant les exploits des Reinhardt « et camarades » dans les rues de Berlin. Des délégués des assisés du « Vorwaerts », envoyés en parlementaires pour traiter la reddition — tellement abîmés à coups de crosse par la soldatesque gouvernementale qu'il ne fut pas possible de reconnaître leurs cadavres, — des prisonniers collés au mur et assassinés de telle sorte que l'on faisait éclater les crânes et gicler la cervelle : qui pense encore devant ces hauts faits aux défaites honteuses infligées par les Français, les Anglais et les Américains ? Spartacus est l'ennemi, Berlin le champ de bataille, devant qui nos officiers savent vaincre. Noske « l'ouvrier » est le général qui sait organiser la victoire, là où Ludendorff reste court.

Qui ne pense ici à l'ivresse victorieuse des meutes de « l'Ordre » dans Paris, à la bacchanale de la bourgeoisie sur les cadavres des combattants de la Commune, cette même bourgeoisie qui venait de capituler pitoyablement devant les Prussiens et qui avait livré la capitale du pays à l'ennemi extérieur, pour fuir elle-même comme les derniers des lâches ! En face des prolétaires parisiens affamés et mal équipés, contre leurs femmes et leurs enfants sans armes — comme il s'enflammait par contre, le courage viril de ces fils à Papa de la « jeunesse dorée » qui commandaient dans les rangs de Versailles ! Comme elle s'en donnait à cœur joie, cette bra-

Le dernier écrit de Rosa Luxembourg (14 janvier 1919)

## L'ORDRE RÈGNE A BERLIN !

voure des fils de Mars — naguère pliés en deux devant l'ennemi extérieur — dans des cruautés bestiales sur des victimes sans défense, sur des prisonniers, sur des mourants !

« L'ordre règne à Varsovie ! », « l'ordre règne à Paris ! », « l'ordre règne à Berlin ! » C'est ainsi que les proclamations des gardiens de « l'Ordre » à travers les armées se répandent d'un centre à l'autre de la lutte historique mondiale. Et la jubilation des vainqueurs ne remarque pas qu'un « Ordre » qui doit périodiquement être maintenu par des boucheries sanglantes, va sans arrêt vers sa destinée historique, vers sa fin.

### QUE SIGNIFIAIT LA « SEMAINE DE SPARTAKUS » ?

Qu'a-t-elle apporté, que nous enseigne-t-elle ? Encore au milieu de la lutte, au milieu des hurlements victorieux de la contre-révolution, les prolétaires révolutionnaires doivent se rendre compte de ce qui est arrivé, mesurer les événements et leurs résultats à la grande mesure historique. La Révolution n'a pas de temps à perdre, elle poursuit son assaut ; par-dessus les tombes encore ouvertes, par-dessus les « victoires » et les « défaites », elle marche vers ses grands buts. Reconnaître ses lignes d'orientation, suivre ses voies avec conscience, c'est là la tâche essentielle de ceux qui luttent pour le socialisme international.

Pouvait-on s'attendre à une victoire définitive du prolétariat révolutionnaire dans ce conflit, le renversement des Ebert-Scheidemann et une réalisation de la dictature socialiste ? Certainement pas, si l'on prend mûrement en considération tous les facteurs qui décident de la question. Le point vulnérable de la chose révolutionnaire en ce moment : la non-maturité politique de la masse des soldats qui, toujours encore, permettent à leurs officiers d'abuser d'eux en faveur des buts contre-révolutionnaires des ennemis du peuple, est déjà en elle-même une preuve de l'impossibilité de voir sortir de ce conflit une victoire durable de la révolution. D'autre part, cette non-maturité du soldat n'est par elle-même qu'un symptôme de la non-maturité générale de la révolution allemande.

La grande plaine, d'où provient la majorité des soldats, reste, après comme avant, en dehors du champ d'influence de la révolution. Berlin est jusqu'à présent dans le Reich tout comme un homme isolé. Les centres révolutionnaires de la province, en Rhénanie, Wasserkante, Brunschwig, Saxe, Wurtemberg... sont corps et âme du côté du prolétariat berlinois. Mais pour le moment, ce qui manque encore, c'est l'immédiate communauté de rythme dans la marche en avant, c'est la concordance directe de l'action, qui seules peuvent donner à l'élan et à la combativité des ouvriers de Berlin une efficacité incomparable. En plus de cela — et c'est là seulement une concordance plus profonde de cette non-maturité politique de la révolution — les luttes économiques, véritables sources volcaniques où s'alimente continuellement la lutte de classe révolutionnaire, sont encore dans leur stade initial.

De tout cela résulte qu'on ne pouvait pas compter sur une victoire décisive et durable en ce moment. La lutte de ces der-



nières semaines était-elle à cause de cela « une faute ». Oui, s'il s'agissait d'un déclanchement intentionnel, de ce qu'on appelle un « putsch » ! Mais quel était le point de départ de la dernière semaine de lutte ? Comme chaque fois dans les cas précédents, comme pour le 6 décembre, comme pour le 24 décembre : une provocation brutale du gouvernement. Comme naguère, l'assassinat des manifestants désarmés de la Chaussée-strasse, comme la boucherie des matelots, cette fois encore

l'attentat de la Préfecture de police de Berlin fut la cause de tous les événements. Car la révolution n'opère pas suivant ses l'ères décisions, en terrain découvert, d'après un plan de manœuvres, dressé par un « stratège ». Ses ennemis ont aussi leur initiative, et même ils la prennent, en règle générale, bien plus souvent que ne fait la Révolution elle-même.

Mis devant le fait de la provocation insolente d'Ebert-Scheidemann les ouvriers révolutionnaires étaient forcés de prendre les armes. Oui, c'était la révolution une question d'honneur de répondre tout de suite à l'attaque de toutes ses forces ; sinon on encourageait la contre-révolution à réaliser une nouvelle étape, et on ébranlait ainsi avec les rangs révolutionnaires du prolétariat, le crédit moral de la révolution allemande dans l'Internationale tout entière.

### « LA MEILLEURE PARADE EST UN BON COUP D'AUDACE »

La résistance immédiate sortit si spontanément, avec une énergie tellement évidente, du sein des masses berlinoises, que dès le premier contact, la victoire morale fut du côté de la rue. C'est une loi intérieure à la révolution de ne jamais pouvoir supporter l'inactivité après un pas en avant. La meilleure parade est un bon coup d'audace. Cette règle élémentaire de toute lutte régit à plus forte raison tous les pas de la révolution. Elle va d'elle-même et démontre l'instinct sain, la force du prolétariat de Berlin — cette

combattivité qu'il a manifestée en ne se contentant pas de la réintégration d'Eichhorn dans sa fonction, mais en marchant spontanément à la conquête des autres places de la contre-révolution ; la presse bourgeoise et son agence de presse officielle, le « Vorwaerts ». Toutes ces mesures sortirent de la masse, parce qu'il avait été instinctivement reconnu que la contre-révolution de son côté ne se tranquilliserait pas sur la défaite qu'elle avait essuyée et qu'elle chercherait à provoquer une bataille où toutes les forces se mesureraient.

Ici aussi, nous nous trouvons devant une des grandes lois historiques de la révolution, contre laquelle se brisent toutes les finasseries des petits machiavels « révolutionnaires » du genre de l'U. S. P., qui dans chaque lutte cherchent seulement des prétextes pour battre en retraite. Dès que le problème fondamental de la révolution a été établi clairement — et c'est dans cette révolution le renversement du gouvernement Ebert-Scheidemann comme dernier obstacle devant la victoire du socialisme — ce problème fondamental surgit de nouveau dans toute son actualité, et chaque épisode particulier de la lutte

évale, avec la fatalité d'une loi naturelle, le problème dans toute son étendue si peu préparée que soit encore la révolution vis-à-vis de sa solution, si peu mûres que soient les circonstances. « A bas Ebert-Scheidemann ! » — ce mot d'ordre surgit inévitable dans chaque crise révolutionnaire, comme la seule formule épuisant le contenu de tous les conflits partiels et par là, il pousse par lui-même, par sa logique objective intérieure — et qu'on le veuille ou non, — tout épisode de lutte à son point culminant.

Il résulte de cette contradiction entre l'aggravation de la tâche et les conditions préalables insuffisantes pour son accomplissement, dans la phase de début du développement révolutionnaire, que les luttes partielles de la révolution finissent toutes par une « défaite » formelle. Mais la révolution est la seule forme de « guerre » — et c'est là aussi une loi de vie qui lui est propre — où la victoire finale ne peut être préparée que par une série de « défaites ».

Que nous montre toute l'histoire des révolutions modernes et du socialisme ? Le premier flambeau de la lutte de classe en Europe : l'insurrection des tisseurs de soie lyonnais en 1831, se termina par une lourde défaite. Le mouvement des Chartistes en Angleterre — par une défaite. Le soulèvement du prolétariat à Paris dans les journées de Juin 1848 finit par une défaite écrasante. La Commune de Paris finit par une défaite terrible. Tout le chemin du socialisme — autant que des luttes révolutionnaires entrent en considération — est pavé de défaites, et malgré cela, cette même histoire mène pas à pas, inévitablement, vers la victoire définitive ! Où serions-nous aujourd'hui, sans ces « défaites » dans lesquelles nous avons puisé l'expérience historique, la reconnaissance de la réalité, la puissance et l'idéalisme ! Aujourd'hui que nous nous sommes avancés jusqu'au seuil de la bataille finale, dans la lutte de classe prolétarienne, c'est précisément sur ces défaites que nous avons les pieds. Nous ne pourrions nous passer d'aucune. Chacune fait partie de notre force et de notre clarté de but.

### VICTOIRE DANS LA DEFAITE ET DEFAITE DANS LA VICTOIRE

Les révolutions nous ont apporté jusqu'à aujourd'hui des défaites continues, mais ces défaites inévitables sont pour l'avenir autant de garanties de la victoire finale. ...Tout cela à une condition ! Il s'agit de savoir dans quelles circonstances les défaites correspondantes avaient été subies : si elles résultaient de ce que l'énergie de lutte des masses lancées à l'assaut se heurtaient aux limites d'une insuffisante maturité des conditions historiques préalables ou de ce que l'action révolutionnaire elle-même était paralysée par l'indécision, la tiédeur, les faiblesses intérieures.

Exemples classiques de ces deux cas : d'une part la révolution française de février, de l'autre, la révolution allemande de mars. L'action héroïque du prolétariat de Paris en 1848, est devenue la source vivante des énergies de classe pour le prolétariat international tout entier. Les défaillances pitoyables de la révolution allemande de mars (de la même année) ont été traînées comme un boulet par tout le développement moderne en Allemagne. Elles ont eu leur prolongement à travers l'histoire officielle de la social-démocratie allemande, jusque dans les événements les plus récents de notre révolution, — jusque dans la crise dramatique que nous venons de vivre.

Comment apparaît la défaite de cette fameuse « Semaine de Spartacus » à la lumière de la précédente question historique ? Est-ce que c'a été une défaite de l'audacieuse énergie révolutionnaire et de l'insuffisante maturité de la situation ? Ou bien au contraire, une déroute de faiblesse et de tiédeur dans l'action ?

Les deux ! Le caractère à double face de cette crise, la contradiction entre l'attitude pleine de force, décidée, offensive, des masses berlinoises et l'indécision, la timidité, le manque de conviction des chefs berlinois est la caractéristique particulière de cet épisode le plus récent.

La direction a avorté. Mais la direction peut et doit être créée par les masses et sortir des masses. Les masses sont le facteur décisif, elle sont le rocher sur lequel la victoire finale de la révolution sera édiflée. Les masses étaient à la hauteur elles ont fait de cette « défaite » un chaînon de ces défaites historiques qui sont l'orgueil et la force du socialisme international. Et à cause de cela, c'est de cette « défaite » que fleurira la victoire prochaine.

« L'ordre règne à Berlin ! » O bourreaux stupides ! Votre « ordre » est construit sur le sable. La révolution se dressera demain dans toute sa hauteur avec fracas, et à votre terreur elle annoncera avec toutes ses trompettes :

**J'ETAIS, JE SUIS, JE SERAI !**